

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 2 (1908-1909)
Heft: 13

Artikel: Paul Dupin [suite et fin]
Autor: Rolland, Romain
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1068813>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La Vie Musicale

Organe officiel de l'Association des musiciens suisses, pour la Suisse romande.

SOMMAIRE :

Paul Dupin (suite et fin), ROMAIN ROLLAND. — *Elektra* de Rich. Strauss (1^{re} représentation, à Dresde), PIERRE LALO. — La musique en Suisse : Suisse romande ; Suisse allemande. — La musique à l'Etranger : Allemagne, MARCEL MONTANDON; Italie, IPPOLITO VALETTA. — Echos et Nouvelles. — Nécrologie. — Calendrier musical.

Paul Dupin

(SUITE ET FIN)

Dans ces tristes années, jamais le son d'un instrument ne venait frapper ses oreilles, sauf quelque accordéon d'ivrogne, ou quelque cornet à piston rouillé.

— « Et pourtant, dit-il, dois-je maudire ces années ? Je leur dois des heures sublimes, quand — (deux samedis sur trois, pour le moins), — rentré malade au logis, à bout de force et de volonté, je m'alitais jusqu'au lundi matin, brûlé de fièvre, tenaillé par les névralgies ; je considérais de mon lit la campagne si calme, la grande plaine où paissaient douze ou quinze petites vaches bretonnes, tandis qu'au loin se mêlaient au bruit des feuilles les harmoniques des cloches de la cathédrale. Alors, j'avais le cœur et la tête pleins de musique, et j'écrivais, avec la sensation de fraîcheur passant sur mes souffrances, que doit éprouver le voyageur se reposant près d'une source... Je leur dois, à ces années, de ne plus considérer comme un malheur les maux physiques, et de ne m'alarmer que des minutes, des jours, des mois, où défense m'est faite par la vie contraire d'écrire de la musique. Je leur dois enfin d'avoir pris l'habitude de penser beaucoup avant d'écrire, et de noter très vite, n'importe où, par exemple dans le train que je prends quatre fois par jour pour me rendre au bureau. J'y ai composé sur quatre à cinq cents feuilles volantes presque toute ma partition de *Marcelle*... — Et puis, ajoute-t-il, au moins là où j'étais, dans mon usine, je me sentais à l'abri des hommes de loi, qui plusieurs fois à Paris étaient venus pour jeter mes meubles aux quatre vents des enchères après saisie. »

Vint un moment où ce misérable abri même lui manqua. Aux diverses causes de défaveur que lui valaient auprès des chefs sa musique et sa fierté de caractère, se joignirent des causes politiques : — (c'était alors l'affaire Dreyfus). En 1896, il retomba au rang d'aide de contremaître (employé d'atelier) aux usines de Levallois. Il donna sa démission. Et cette fois, c'eût été la fin, si des

amis dévoués ne lui étaient venus en aide, et ne l'avaient fait réintégrer au service central de la traction, d'où il fut versé, avec tout son bureau, en 1901, au service central de l'Exploitation, non toutefois sans qu'il eût passé huit mois au bureau de ville de la rue du Perche, où, de sept heures du matin à huit heures et demie du soir, il grattait des expéditions, dans un magasin où les camionneurs entraient ivres, faisant claquer leur fouet. Ils étaient trois dans un « guignol » en verre. Juste la place pour s'asseoir. Un bec de gaz tout contre la tête. Un soir, il s'évanouit.

Dans ces dernières années, sa situation s'était un peu adoucie, grâce à un homme de cœur, M. Charles Leconte, un de ses chefs, qui s'intéressa à lui, et lui procura quelques congés qui lui permirent de refaire un peu sa santé et de se livrer à sa chère musique. Toutefois, encore maintenant, il continue d'être pris, tout le jour, aux bureaux de la Compagnie de l'Ouest; et il a moins de temps que jamais pour son art.

Au milieu de toutes ses misères, dont il ne m'est permis de dire qu'une faible partie, — et peut-être pas les plus douloureuses, — l'amitié du moins ne lui manqua jamais. Ce m'est un devoir très doux de rappeler les noms des hommes excellents, dont l'affection et l'appui l'aiderent à vivre : un vieil employé belge, M. Edouard van de Weghe, qui fut pour lui comme un père, auprès de qui il allait se réfugier, quand la mesure du chagrin était trop pleine ; — un riche industriel de Roubaix, M. Félix Vanoutryve, qui le soutint généreusement, et le sauva de la ruine totale, alors que tout venait d'être saisi chez lui, qu'il n'avait plus un morceau de pain, aucune aide de qui que ce fût, et qu'il luttait en désespéré pour la vie de son enfant qui venait de naître ; — surtout Eugène Hollande, le poète de *Beauté* et de *La Cité Future*, un des caractères les plus nobles, une des âmes les plus loyales et les plus intrépides, un homme dont je suis fier, à mon tour, d'être devenu l'ami. Son amitié pour Dupin fut de celles qui légitiment les beaux vers d'Hoelderlin :

Getrost ! Es ist der Schmerzen wert dies Leben,
So lang uns Armen Gottes Sonne scheint
Und Bilder bessrer Zeit um unsre Seelen schweben,
Und ach ! mit uns ein treues Auge weint...

C'est à lui que Dupin dut, en des heures d'angoisse, de ne pas succomber. A lui et à sa fille, maintenant âgée de quinze ans, et en qui il a la joie de voir revivre son amour de la musique. Ces pures affections et la sainte musique ont sauvé son cœur de l'amertume et du pessimisme, où sombrent trop souvent la plupart de ceux qui ont été si durement et constamment éprouvés. Après m'avoir raconté toute sa pénible vie, cet homme resté si jeune de cœur, et d'énergie si intacte, avait ce cri touchant :

— « Ah ! mon ami, que la vie est belle, qu'elle paraît bonne, quand on a bien souffert ! On n'en aime que mieux le monde... et la musique... »

* * *

Une telle vie, marquée selon moi du sceau de génie, n'a pas encore donné en art toute sa mesure. Elle a eu trop à dépenser de soi en luttes quotidiennes, elle a été trop tourmentée, trop continuellement tourmentée. La création parfaite veut des années d'études et, au moins, des périodes de calme et d'équilibre, où toutes les forces de l'âme se concentrent dans la réalisation du rêve intérieur. Dupin n'a jamais pu qu'arracher quelques minutes, de ci de là, à un

labeur acharné et stupide, qui use l'âme et le corps ; il n'a jamais pu penser et écrire sa musique qu'en courant, dans une atmosphère hostile, sans se retremper jamais dans la force et la beauté contagieuses, qui se dégagent des chefs-d'œuvre du passé. Il sait mal se juger lui-même ; il ne distingue guère en lui le bon du médiocre : car tout a pour lui une égale valeur de vie, tout a été pour lui l'expression fidèle d'une heure de sa vie. Il a été trop seul. Il a grand besoin de se mêler à l'âme des autres et à la musique de l'heure vivante. Pour être juste avec lui, il faut songer à la prison morale, où il a été muré vingt ans. Son œuvre porte la marque de ces habitudes de penser et de parler seul. Son écriture est un peu lourde ; il a une forme de pensée, que j'appellerai flamande, par épaisses colonnes harmoniques, qui se meuvent tout d'une pièce, et entre lesquelles l'air circule mal. Il sait peu développer, et ne s'en soucie pas ; il a des idées persistantes, des sortes d'idées fixes, qui s'imposent et se répètent avec obstination. La forme du canon, avec sa puissante monotonie, lui est chère ; il ne serait pas loin de considérer, comme ses ancêtres flamands du XV^{me} siècle, un canon de 36 parties comme le triomphe de l'art. Son idéal musical a plus de force que de liberté. Son style est d'ailleurs souvent rude, âpre, incorrect sciemment. Mais il sent fortement, avec une sincérité absolue, dont l'écueil est souvent une emphase naïve ; et il a l'instinct de l'ordre et de la clarté, des architectures solides, aux proportions parfois un peu symétriques. Ce qui me semble le meilleur et le plus caractéristique de sa personnalité, ce sont, dans sa pensée, des alternatives de calme un peu morne et d'emportements furieux, — de grandes nappes dormantes sur une âme immobile et frémissante, et des poussées de joie et de violence populaire, un souffle de kermesses.

Quand je le vis, pour la première fois, il y a deux ans, il m'apporta une partition de drame lyrique, dont il avait fait le livret, écrit la musique, et dessiné le frontispice : c'était une pièce moderne, en 3 actes et 4 tableaux, intitulée *Marcelle* ; l'action se passait en Bretagne, et le sujet était l'amour d'un artiste, d'un citadin, pour une paysanne qui, non sans quelque regret mélancolique, lui préfère fort sagement le paysan, dont elle est la promise. Je ne puis dire que l'œuvre m'ait plu : le poème était d'une extrême naïveté, et la couleur générale de la pièce me rappelait un peu celle des pièces de Gustave Charpentier, que je n'aime guère. Mais c'était de la musique saine, robuste, bien construite, se tenant solidement sur les jambes ; et certaines scènes de rude joie populaire avaient un accent, une fougue, qu'on ne trouve pas dans notre musique française d'aujourd'hui. — Je lus aussi la musique de scène (prélude, chœurs, chants, marche funèbre), que Dupin avait écrite pour un drame en cinq actes d'Eugène Hollande : *Helgé*. Il y a là d'assez belles pages ; mais Dupin m'y semble gêné par un sujet antique, pour lequel il ne semblait fait, ni par tempérament, ni par éducation. — Je crains d'être trop sévère pour ces œuvres, sachant toutes les souffrances d'où elles sont sorties, et les prodiges d'énergie qui leur ont donné naissance. Mais je les estime moins pour elles-mêmes que pour la maîtrise que Dupin y a conquise, en les écrivant.

La meilleure part de son œuvre passée me semble ses mélodies. Il en a écrit un assez grand nombre, et de tout genre. Il en est qui sont comme des scènes dramatiques : ce ne sont pas celles que je préfère, malgré leur âpre grandiloquence. — Il en est d'autres qui sont des paysages d'âmes, paysages

d'aube et de soir, au raffinement subtil et mélancolique, comme le *Clair de lune religieux*, sur des paroles de M^{me} Marcelle Tinayre, ou comme le beau *Crépuscule*, sur des paroles de Rollinat. — Il en est qui sont des monologues fiévreux de l'âme endolorie : tel le *Pauvre fou qui songe*, expression immédiate et parfaite d'une douloureuse hantise. — Une autre classe de ces mélodies a un caractère populaire. Ici, Dupin me semble tout à fait à part, dans la musique française. A l'heure qu'il est, après quarante ans, ou peu s'en faut, de démocratie, nous n'avons pas un seul musicien populaire. Dupin peut être ce musicien, s'il veut : il l'est déjà. Il en a tous les dons ; et le premier de tous : il a l'âme populaire, simple et saine ; et puis, il connaît le peuple, et il l'aime. Il sait écrire de limpides chansons d'enfant, comme sa *Cendrillon* ; il sait retrouver le parfum pénétrant et riant des chants de nos provinces françaises, comme dans le « chant berriaud » de ses *Trois Bergères* ; il sait animer les rudes et gauches silhouettes d'ouvriers et de paysan : *l'Aiguilleur*, *l'Homme de la terre*, etc., et leur prêter les chants qui leur conviennent. Il pourra, quand il voudra, nous donner les chants des métiers, les chants des syndicats, les chants des travaux et des fêtes et des combats populaires, auxquels notre peuple a droit. — Chose curieuse qu'en certaines de ses musiques, j'ai maintes fois pensé aux Russes, à Moussorgski, que pourtant il ne connaît pas ! C'est qu'il y a entre eux deux des affinités de nature.

Pendant ces deux dernières années, où la dureté du sort se relâcha un peu pour lui, il put entendre quelques concerts ; ils vinrent rafraîchir cette bonne terre brûlée, qui avait soif de musique. Le résultat immédiat fut la production d'un certain nombre de pièces pour piano sur *Jean-Christophe*. Dupin était alors tout plein de ce livre, qu'il lisait avec une sympathie toute spéciale : car il y retrouvait bien des sentiments et des circonstances même, qui lui rappelaient sa propre vie. Quelques-unes de ces pièces, lues par divers amis musiciens, les frappèrent, comme moi ; et nous eûmes l'idée d'en publier une première série, par souscription. Il se trouva un éditeur artiste, qui s'intéressa à Dupin, M. E. Demets ; une femme d'un dévouement et d'une activité admirables, M^{me} E. Marchand, qui se passionna pour l'œuvre, et réussit en quelques semaines à réunir les souscriptions nécessaires. D'autres amitiés intelligentes et bienfaisantes aidèrent puissamment à la réussite de notre petite entreprise. Et c'est ainsi qu'a été présenté au public ce premier recueil de musique¹.

Je m'abstiendrai de le juger, bien qu'il me soit cher. C'est au public de le faire. Je le prierai seulement, s'il veut voir ces pages dans leur vraie lumière, de se souvenir des circonstances où elles ont été écrites, et de tout ce que je viens de raconter de la vie de Paul-Dupin. D'autres œuvres leur succèderont bientôt, j'espère. L'auteur vient d'écrire une série de pièces d'un genre assez différent, et qui, je crois n'avait pas encore été tenté : ce sont des qua-

¹ Il est intitulé : *Jean-Christophe*, et comprend :

I. *Oncle Gottfried* (dialogue de l'oncle Gottfried avec son neveu Jean-Christophe), pour piano.

II. *Méditation* (sur un passage de l'*Aube*), pour piano.

III. *Berceuse à Louisa*, par son fils Jean-Christophe, pour piano.

IV. *Christliches Wanderlied* (chant du voyageur chrétien), poème de Paul Gerhardt, chant et piano.

tuors à cordes sur des sujets poétiques, dont une partie encore est prise à *Jean-Christophe*.

* * *

Et maintenant que deviendra-t-il plus tard ? Après avoir été vingt ans enfermé en lui-même, comment se fera-t-il à l'air du dehors ? Quel sera le développement de cet homme, âgé de quarante ans, qui s'est usé à tant de luttes cruelles ? Je l'ignore. C'est une question de vitalité, qui échappe à toute prévision. Nul ne sait ce que fera un artiste. Nous-mêmes, nous savons à peine ce que nous faisons. Nous ne savons pas ce que nous ferons. Cela ne dépend pas de nous ; cela dépend de ce grand flot mystérieux de la vie, qui monte en nous, nous ne savons ni pourquoi, ni comment, ni pour combien de temps, ni s'il ne tarira pas brusquement, d'un seul coup. Nous ne pouvons rien que prier, comme faisait le bon Haydn, ou frère Angelico, afin de demeurer toujours en état de grâce, dans le bienheureux état de la vie féconde, qui s'épanche dans l'art. Il y a beaucoup de chances pour qu'un artiste qui a conservé si longtemps comme Dupin, son âme intacte, dans la rude solitude, la voie maintenant s'épanouir, au grand air. Je l'espère fermement. Dans tous les cas, dès à présent, il a créé non pas seulement quelques belles pièces de musique, qui, je crois, resteront ; mais il a créé la chose la plus rare aujourd'hui dans le monde artistique de Paris : une personnalité. Il a créé Paul Dupin.

Et moi, j'ai eu une des fortunes les plus inespérées qui puissent arriver à un artiste, puisque après avoir écrit *Jean-Christophe*, j'ai rencontré dans la vie un de ses frères français.

ROMAIN ROLLAND.

La *Vie Musicale* publiera dans son prochain numéro un article
de M. FRANK CHOISY : *Antoine Stradivarius*.

Elektra

de Richard Strauss¹.

Dans *Elektra*, pour la première fois chez Richard Strauss, on rencontre quelque chose qui est de l'émotion, ou qui est tout près d'en être : c'est dans la scène de reconnaissance d'*Elektra* et d'*Oreste* ; scène sans appareil extérieur, sans complications, sans éclat et sans brillant d'écriture ni d'instrumentation ; scène d'un accent contenu, d'une expression douce, tendre et triste, qui touche et qui émeut. Je ne vois pour la déparer qu'un effroyable fracas d'orchestre, par quoi elle se trouve interrompue au moment précis où *Elektra* conçoit que son frère est devant elle ; fracas inutile et déplacé, où le guide officiel de la partition a beau me dire que sept thèmes se superposent : d'abord on ne les entend point, ils sont perdus dans un tapage confus qui ne se débrouille qu'à la lecture ; puis je n'ai que faire de toute cette virtuosité, et le moindre accent juste, la moindre expression sentie ferait bien mieux mon affaire. Cet accent et cette expression, M. Strauss les a trouvés dans le reste de la scène ; et c'est, je crois bien, ce qu'il y a de meilleur dans son œuvre entière : si l'on peut estimer qu'avec *Elektra* M. Strauss a fait un progrès dans son art, voici la scène qui est le plus sûr indice de ce progrès. Mais

¹ Fragment du remarquable article de M. Pierre Lalo, paru dans *Le Temps* des 9 et 16 février dernier.